

des bon-bons, des friandises et des jouets. Mon père, assis, les regardait faire en souriant, tandis que Samuel aidait les trois femmes.

Samuel était un vieil oncle septuagénaire, et le poète de la famille. Nul ne savait et ne contait, comme lui, des histoires étranges et merveilleuses. Il fallait l'entendre dire, de sa voix chevrotante et douce, les chroniques trouvées sur les pages noircies de vieux bouquins que personne ne lisait plus : on oubliait le tems à l'écouter.

—Voici, dit ma sœur, tous nos apprêts de la Saint-Nicolas terminés. Il ne reste plus qu'à placer dans l'âtre éteint les grands souliers de carton. Demain, quand s'éveilleront les enfans, ils trouveront les trésors apportés du ciel par saint Nicolas et par son baudet. Leur joie sera grande ! Il me semble déjà que je les vois, en chemise, assis sur leurs petits talons roses déplier chacun de ces objets en jetant des cris de surprises et de joie.

—Hélas ! ajouta mon père, que ne sommes-nous encore petits enfans ! Hélas ! que sont devenues notre foi naïve et nos douces superstitions !

—Il nous reste encore une des jouissances de ces tems heureux, se hâta d'interrompre ma mère, toujours comme le Samaritain de la parabole, prête à verser sur la pluie d'un chagrin le baume d'une consolation, c'est le plaisir d'écouter les histoires de nourrices de notre excellent oncle Samuel.

—J'en sais une belle et une terrible, dit le vieillard, qui trouvait un grand bonheur à se faire écouter, à exciter des émotions dans son petit auditoire, et à conquérir, comme il le disait, des succès dramatiques en miniature.

Il se rapprocha du foyer, se consolida dans son fauteuil et commença :

En 1809, on voyait encore dans la vaste salle de l'hospice Saint-Julien, à Cambrai, un lit à hautes colonnes : les magnifiques sculptures de ce meuble en chêne formaient un singulier contraste avec les humbles couches disposées alentour. Le lit noir, comme on l'appelait, malgré sa richesse, et quoiqu'il fût plus commode que les autres, restait toujours vide. Plusieurs fois on avait essayé d'y placer des malades ; il s'y était toujours refusés, et préféraient renoncer aux soins des sœurs de St.-Vincent, plutôt que de les obtenir aux prix d'une pareille concession. Un jour, un ancien militaire, étranger au pays, fut gravement blessé, amené à l'hôpital et couché dans le lit noir. Le lendemain, au point du jour, on trouva le malheureux pâle tous les membres agités par un frisson convulsif, et le visage baigné d'une sueur glacée. Sa raison paraissait troublée, tant il avait souffert durant cette nuit sinistre.

Le blessé voulut quitter sur-le-champ l'hôpital, malgré le danger de son état et quoiqu'il y aliât de sa vie.

Le médecin de la maison de la charité était un homme de cœur de sang-froid, et tout-à-fait étranger à l'esprit de superstition. Il résolut de démontrer le ridicule de pareilles terreurs, et déclara qu'il passerait, à son tour, la nuit dans le lit noir. En effet, il vint s'y installer vers dix heures, se fit donner de la lumière, déposa des livres sur les tablettes attachées contre le mur, et prit, en un mot, toutes les dispositions d'une personne qui compte se préparer, par l'étude, à un paisible et bon sommeil. Vers une heure du matin, on l'entendit se lever précipitamment. Il paraissait agité, ne répondit à aucune des questions que lui adressèrent les sœurs alarmées, passa la nuit à se promener dans l'immense dortoir, et resta livré à une lugubre méditation jusqu'au moment où parut le jour. Alors il fit venir les infirmiers, ordonna de démonter le lit, et en fit porter les différentes pièces dans une cour voisine. Les infirmiers les déposèrent contre les fenêtres d'un petit bâtiment occupé par le concierge. Les enfans de cette maison, qui dormaient paisiblement, s'éveillèrent en jetant des cris d'effroi, et l'un d'eux fut pris de convulsions qui se calmèrent seulement après que son père eut enlevé le lit noir et transporté toutes ses diverses pièces au fond du jardin. Une de ces pièces tomba sur la jambe du concierge et le blessa gravement. Prévenu de ces nouveaux accidens, le médecin voulut que l'on couvrit de paille le lit noir et qu'on le réduisit en cendres, la flamme eut à peine rencontré le bois maudit qu'elle s'éleva comme une montagne de feu. Le vent souffla d'une manière étrange et mugit violemment ; la terre trembla ; enfin le clocher de la vieille cathédrale s'écroula tout à coup avec un bruit horrible. Il faillit engloutir sous ses ruines l'hospice Saint-Julien et jeta ses plus larges pierres sur les débris embrasés que le feu achevait de dévorer.

De si lugubres accidens ne pouvaient manquer d'exciter la curiosité générale. On pressa de questions le médecin, on l'interrogea sur les détails de la nuit qu'il avait passée dans le lit noir. Il éluda d'abord de répondre. Quand on l'eut poussé, à force d'indiscrétion, jusque dans ses derniers retranchemens, il déclara que personne ne

saurait jamais rien de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait entendu. Pendant qu'il faisait cette réponse, ses yeux devenaient hagards, ses traits se décomposaient, et ses cheveux blancs se hérissaient sur sa tête.

Cependant, mille bruits mystérieux couraient encore sur le lit noir, on racontait que les sœurs de Saint-Vincent avaient jeté de l'eau bénite sur les cendres éteintes de ce meuble réprouvé, et que les cendres avaient frissonné sous l'eau sainte, comme si elles eussent été de fer rouge. Rien ne poussait, pas même un brin d'herbe, à la place qu'elles avaient couverte ; enfin, depuis que leurs débris gisaient dans l'ancien cimetière où on les avait portés, le fossoyeur n'abordait plus qu'en tremblant l'enceinte dans laquelle naguère il creusait gaiment des fosses, même à minuit ! même le vendredi !

Un vieux savant, homme laborieux, habitué à vivre plus parmi les in-folios que parmi ses voisins, ne vit pas sans surprise deux des plus jeunes et des plus jolies de ces voisines entrer, par une après-midi, dans son poudreux cabinet, et lui exposer qu'elles avaient besoin de recourir à sa science. A peine eurent-elles prononcé le mot de *lit noir*, que la physionomie douce et rêveuse du savant prit une expression inquiète.

Elles lui contèrent que le lit noir était détruit, et quelles circonstances sinistres en avaient signalé la destruction.—Jamais, dit-il, je n'ai vu un plus précieux monument de l'art au quatorzième siècle, et cependant je ne puis m'empêcher, oui, moi, antiquaire, de penser avec plaisir qu'il n'existe plus. Je ne suis point de ceux-là qui nient la puissance des esprits rebelles, et qui ne croient point à la perfidie du démon. Depuis bien des années Satan a écrit de son ongle terrible, sur le lit noir, le mot *fatalité*. Dieu seul connaît les tristes nuits que l'ange du mal a données aux malheureux dont les membres se sont reposés sur cette couche de douleur ! Bien des fois je suis allé considérer ses quatre colonnes tordues : elles supportaient un fronton sur lequel l'artiste avait ciselé des guirlandes de roses et de bluets ; au milieu se dressait un écu surmonté de la couronne de comte ; les armoiries en avaient été effacées ; il n'y restait plus de reconnaissable que les traces d'un bras qui brandissait une épée et qui se détachait sur-le-champ. De grands rideaux d'une tapisserie de laine brodée à l'aiguille montraient leurs longues files de chevaliers avec leurs hommes d'armes. Des écuysers, des pages, des dames, le faucon sur le poing, chevauchaient sur les haquenées blanches avec une grâce naïve. On voyait au milieu de la courte-pointe façonnée d'une étoffe de soie, et ouvree d'une façon non moins accomplie, une large étoile brune, de forme bizarre et irrégulière. On n'aurait pu dire si cette étoile avait été peinte à dessein sur la courte-pointe, ou bien si elle était une tache, résultat de quelque accident.

A quelle famille avait appartenu ce lit ? Comment se trouvait-il dans l'hôpital ? Pourquoi l'avait-on consacré au service des malades ? On peut le savoir par une vieille charte de la maison de Saint-Julien, et plus encore par la tradition, légende souvent plus vraie et plus poétique que les histoires écrites sur le vélin des manuscrits, et même avec les lettres moulées des livres imprimés.

Il y avait en 1206, sous l'épiscopat de Guillaume de Hainaut, dans les environs de Cambrai, une châtelainie nommée le comté d'Esnes.

Toute la noble famille à laquelle appartenait cette châtelainie avait accompagné le roi Louis de France à la croisade. Le vieux comte n'avait point hésité à enmener avec lui son fils aîné Buridan, et même son fils cadet Guillaume. Il laissa, de la sorte, sous la seule protection de Dieu, ses deux bras, mère chacune d'un fils : encore le digne chevalier regretta-t-il que les jeunes sires n'eussent point la force de tenir une épée, car il les eût conduits également en Terre-Sainte pour conquérir le tombeau du Rédempteur du monde.

Le fils de Buridan se nommait Jehan, et le fils de Guillaume René. Au bout de deux ans, la mère de ce dernier mourut.—Voici que j'ai deux enfans ! dit de sa douce voix la femme de Buridan, qui prit dans ses bras le petit orphelin.

Bien des années s'écoulèrent avant que la châtelaine, restée seule au manoir seigneurial, osât parler du comte son beau-père, du vicomte son mari, et de sir Guillaume son beau-frère. Les uns prétendaient qu'ils avaient perdu la vie, les autres que les infidèles les retenaient en esclavage.

Après huit années, un jour elle entendit, sous les remparts du château, un cor qui sonnait la fanfare de la maison d'Esnes. Hélas ! elle ne reconnut point l'expression que savait donner à cet air le vicomte Buridan, son mari ; la joie qu'elle avait éprouvée d'abord se changea donc en noir pressentiment.

Ce fut le désespoir dans l'âme qu'elle alla reconnaître ceux qui demandaient à entrer dans le château. A peine parvenue sur les remparts, elle tomba sans connaissance ; car sir Guillaume, seul, donnait du cor, au pied de la poterne.